PAUL CROISET

LE FILS DU CROISÉ

DRAME EN TROIS ACTES

ET EN VERS

Deuxième Édition.



PARIS

LE BAILLY, ÉDITEUR, O. BORNEMANN, Succ^r

15, RUE DE TOURNON, 15

LE FILS DU CROISÉ

Drame en trois actes et en vers

A MES PARENTS

DU MÊME AUTEUR

(A la même Librairie)

Le Billet de Mille, comédie en un acte, (2 pers.) .... 1 fr.

Le Dévouement de Nanette, monologue pour fillette 0 50

PAUL CROISET

LE FILS DU CROISÉ

DRAME EN TROIS ACTES

ET EN VERS

Deuxième Édition.



PARIS

LE BAILLY, ÉDITEUR, O. BORNEMANN, Succr

15, RUE DE TOURNON, 15

AVANT-PROPOS

L'accueil chaleureux qu'a reçu le *Fils du Croisé* sur nombre de scènes de jeunesse me détermine à publier une nouvelle édition de ce drame.

En revisant mon œuvre, je me suis appliqué, pour en faciliter la représentation, à multiplier les indications de jeu et de mise en scène que j'avais eu le tort de négliger dans la brochure primitive.

Tenant compte aussi de l'observation du distingué aumônier du lycée de Versailles à la fin de sa spirituelle préface, que l'on trouvera reproduite ci-après, j'ai cherché, autant que possible, à remédier aux « incorrections que la jeunesse excuse ».

Dans le travail auquel je me suis livré pour parer à la critique, j'ai pris garde cependant de ne pas retirer à l'œuvre même ce caractère de jeunesse qui, je le crois, constitue le meilleur et le principal élément du succès qu'elle obtient.

Reprends donc ta course, mon petit drame, avec plus d'assurance.

Ton examen attentif m'a procuré de douces heures : j'ai ressenti le charme que procure le passé revécu, le retour de l'homme fait à l'époque de ses vingt ans, à ses premières impressions, à ses illusions.

J'ai revu par le souvenir ceux de tes jeunes interprètes que j'ai connus et qui se sont passionnés pour leur rôle. Il en est pour qui le *Fils du Croisé* a été un rayon de soleil dans la nuit morale de leur vie...

Tu as souvent provoqué les larmes... Fais-en verser encore. Ces larmes sont mon orgueil et ma joie : elles prouvent que, dans cette lutte d'âme, dans ce cas de conscience où réside ton intérêt, les sentiments qui s'agitent sont humains, chrétiens, français.

P. C.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Il est incontestable que la composition d'une *Bibliothèque théâtrale* pour les patronages et les cercles catholiques est chose peu facile. Ce n'est pas que les pièces manquent ; elles sont nombreuses, au contraire, surtout à l'état d'adaptations, plus ou moins ingénieuses, de pièces classiques ou... autres. Mais, les unes sont languissantes ; chez les autres, le tempérament dramatique de l'auteur ne répondait pas à une intention, toujours excellente.

Que dire maintenant des adaptations ? Pour être franc, elles sont, le plus souvent, jugées peu naturelles par le spectateur, embarrassantes à faire passer par l'interprète même le mieux doué, après avoir été laborieusement enfantées par un incorruptible gardien des convenances de la scène chrétienne. Il faut, pour juger de l'effet que produisent ces coupures, ces substitutions inattendues, traîtreusement qualifiées d'*arrangements*, avoir assisté à une de ces représentations, où, par exemple, la bonne et joviale gaieté de Labiche,

jamais immoral, est mise à l'épreuve de métamorphoses vraiment étourdissantes d'imprévu. Impossible, bien entendu, de présenter *l'ingénue*, qui doit épouser au baisser du rideau ; et pourtant, c'est là le ressort presque unique de toute comédie humaine.

Comment faire? On ne peut supprimer, on change, on transforme. Alors *l'ingénue* devient (qui l'eût cru ?) un fonds de commerce... une affaire importante... une usine... fi donc ! il faut être dans notre siècle de *Maîtres de Forges* pour concevoir cette passion de hauts fourneaux. Ou bien, c'est un frère tendrement aimé qui a des épanchements inexplicables, qui pleure, se lamente, et qui, à la stupéfaction générale, se jette, à chaque instant et sans motif apparent, dans les bras de son père, de son oncle, de son grand frère, lesquels n'en peuvent mais, sous le flot des expansions de cet être... ondoyant.

Et c'est précisément une raison de plus d'accueillir avec empressement, d'encourager avec bonheur tous les efforts tentés pour enrichir le répertoire dramatique des cercles catholiques de pièces saines, morales évidemment, mais aussi de pièces qui ont ce qu'on pourrait appeler un caractère bien personnel aux œuvres, dont elles veulent être l'ornement et l'honnête récréation.

C'est ce que paraît avoir compris et victorieusement réalisé le jeune auteur du *Drame lyrique* en 3 actes et en vers, qui a pour titre : *Le Fils du Croisé*. Les nombreux spectateurs qui ont assisté à sa triple représentation, au Cercle catholique de Versailles, savent avec

quel succès et avec quel entrain de bon aloi l'interprétation en a été faite. Chaque acteur, suivant l'expression énergique et consacrée, était complètement entré dans la peau de son rôle, et donnait à chacune des figures de ce drame empoignant un cachet de vérité saisissante.

A tout seigneur auteur, tout honneur. Il est donc juste de constater avant tout la façon élevée et magistrale dont l'auteur a rendu lui-même le personnage important de son drame, *Almanzor*, le Fils du Croisé. Mais qu'il était bien secondé, il faut se hâter de le dire, par un jeune et charmant interprète, son frère dans le drame, le bouillant *Azis*, qui, en excellent collégien qu'il est, transporte à la cour de son illustre père *Abou-Tamin*, calife Fatimite d'Égypte, une vivacité, une espièglerie bien capables d'époumonner et de désoler son bon vieux professeur, le vénérable *Bertrame !*

Tous ces noms appellent une analyse de la pièce : la voici, avec quelques détails qui feront peut-être revivre le plaisir chez ceux qui ont entendu, sans trop déflorer l'impression première de ceux qui voudront lire et entendre.

Le sujet du drame est emprunté à cette période héroïque et glorieuse entre toutes, l'époque des croisades.

Abou-Tamin, qui a triomphé de tous ses ennemis, a établi le siège de son califat à Gaza. Tout semble lui sourire : son orgueil de souverain est satisfait par une domination incontestée ; son cœur de père est tout

à la joie de voir grandir sous ses yeux deux fils, dont l'un, beau et vaillant, *Almanzor*, s'est déjà distingué dans les combats, et l'autre, *Azis*, encore dans toute la grâce de l'enfance, montre les dispositions les plus heureuses.

Mais, et c'est là le nœud de l'action dramatique, *Bertrame* a sur la conscience un terrible secret : *Almanzor* n'est pas le fils *d'Abou-Tamin* ; *Azis* n'est pas son frère. Ces deux enfants, qui s'aiment si tendrement, ce n'est pas seulement un sang différent qui les sépare, c'est un abîme infranchissable, celui que creuse la diversité de la foi.

Almanzor est chrétien ; c'est le fils d'un croisé. Dans une expédition précédente, il a été jeté par la tempête à la côte infidèle.

Bertrame, croisé lui-même, attaché à la maison du comte de Toulouse, a sauvé l'enfant de son maître. Tous deux ont été recueillis à la cour d'*Abou-Tamin*, et le farouche sultan, obéissant à la pitié, ou peut-être, on peut le supposer, voulant infliger au Dieu des chrétiens la suprême ironie de faire servir à la gloire de Mahomet le fils d'un croisé, élève avec le plus grand soin cet enfant, qu'il fait passer pour le sien. Aussi, avec quel généreux enthousiasme, et *Almanzor* et *Azis* jurent à leur père de combattre vaillamment l'éternel ennemi du croissant, le chrétien, qui s'avance contre Gaza, conduit par le comte de Toulouse, que guident la foi du croyant et l'espoir, jamais perdu, de retrouver un fils chéri !

C'est alors que *Bertrame* se décide à parler. Il a pu

se taire jusqu'à présent : maintenant, il lui est impossible de laisser un fils s'armer contre son père, un chrétien frapper ses frères dans la foi. Il y a là une très belle scène, traitée d'une façon noble et pathétique. *Almanzor* résiste, il ne veut pas croire. *Bertrame* insiste, et après avoir dit ses remords, la scène du naufrage, énuméré des détails capables de lever tous les doutes, il termine par ces vers, qui donneront une idée de la manière élégante, aisée et vraiment éloquente de l'auteur :

... Vous faut-il contempler cette croix
Que vous portiez au cou lors de notre naufrage...
Ces deux bras grands ouverts, ce douloureux visage,
Ne paraissent-ils pas vous apprendre aujourd'hui
Que le Christ est à qui veut se donner à Lui !

Le calife apparaît un instant pour exciter d'un mot énergique le courage d'*Almanzor*, que le conseil vient de proclamer généralissime des armées infidèles. *Almanzor* ne sait que dire ; *Abou-Tamin* s'en étonne... *Bertrame* est anxieux... C'est sur ce trait, qui noue très habilement l'action, que se termine le premier acte.

Le second acte s'ouvre par une scène charmante, où l'auteur déploie toute la souplesse d'un talent qui sait aussi bien décrire les sentiments tendres et délicats du cœur, que traduire les fortes passions de la guerre. Mettons, toutes proportions gardées, que c'est le doux Euripide après le rude Eschyle, afin d'ajouter un honorable vernis d'érudition classique à cette humble chronique.

Almanzor, obsédé par la confidence de *Bertrame*, prépare, sans beaucoup d'enthousiasme, son plan d'attaque contre les chrétiens, contre ses frères peut-être ! *Azis* sommeille,... il rêve tout haut ; *Almanzor*, attendri, le réveille en l'embrassant ; il veut savoir l'objet de ce rêve, et nous avons là, comme dans toute pièce classique qui se respecte, le récit obligatoire du songe. Ce n'était pas pendant l'horreur d'une profonde nuit, puisque, commence *Azis* :

> Nous étions pour la chasse en route tous les deux,
> L'aurore colorait l'horizon de ses feux...

On voit bien que *Bertrame* a passé par là, car le petit *Azis* nous récite, fort agréablement, et en style très correct, toute une histoire suffisamment énigmatique et tragique, qu'il faudrait lire ou, mieux encore, recueillir des lèvres du conteur éveillé, histoire qui dispose le spectateur absolument gagné à verser des larmes sur la mort de deux gracieux chevreaux.

> Deux gracieux chevreaux sortent de la broussaille...

qu'on apportera un peu plus tard sur la scène. Mais, c'est aller trop vite...

Almanzor sent redoubler son angoisse, et il se répand en lamentations, comme l'infortuné *Rodrigue* du *Cid*, dans un monologue mouvementé, qu'interrompt l'arrivée du Calife. C'est la scène capitale, le clou, dit un vilain jargon. Il est impossible de la transcrire ici ; il faut se contenter de remarquer et de redire que le

souffle n'a pas trahi l'auteur, et que le langage tenu par ce père adoptif au cœur déchiré, et par ce fils reconnaissant que le devoir et l'affection torturent en sens contraire, est digne des nobles sentiments qui jaillissent de cette rencontre émouvante... Qui l'emportera ? La réponse n'est pas douteuse, elle est éloquemment fournie dans le troisième acte.

Nous sommes au camp des chrétiens... Les croisés sont là, commandés par le comte de Toulouse. On lui amène un espion qui s'est jeté, avec une sorte de rage désespérée, au milieu des soldats.

Le comte l'interroge : cet espion, on le devine, n'est pas autre qu'*Almanzor*, qui s'est échappé de l'armée infidèle, afin de lutter, et surtout de mourir pour la cause du Christ. Ici une très belle scène de reconnaissance entre le père et le fils, traitée avec beaucoup d'ampleur et d'émotion dramatique. Le comte arme son fils pour les saints combats, il marque sa poitrine du signe des croisés... Excité par un sombre désespoir,que tempère la conscience du devoir, *Almanzor* vole au premier rang... Pendant que les hommes luttent, les enfants chantent et prient : puis, c'est un hymne triomphal, entonné par les chrétiens, qui amènent au pied du comte le Calife, *Abou-Tamin*, fait prisonnier. On devine son attitude, c'est la colère, c'est la rage qui éclate... Mais ces éloquentes imprécations sont coupées par l'arrivée du vieux *Bertrame*, qui, en bon *Théramène* de tragédie qu'il est, éclaircit longuement les points obscurs du songe si gentiment narré par le jeune *Azis*... Il y a, entre autres détails, le

tableau d'un baptême *in extremis*, qu'on ne lit pas dans le récit de la mort d'Hippolyte, et qui est un petit chef-d'œuvre d'exactitude.

Seulement je pus voir *Almanzor* se glisser
Jusqu'au ruisseau qui coule au pied du mur, puiser
Un peu d'eau dans sa main, faire au ciel sa prière,
Et de cette eau mouiller la tête de son frère,
En le marquant au front du signe de la croix !
Puis s'embrassant encore une dernière fois,
Ils tombèrent tous deux. Ce fut fini...

On apporte sur la scène les deux chères victimes, les gracieux... chevreaux du songe dont on a respecté le suprême entrelacement, et, après quelques exclamations rapides à la façon de Corneille, arrachées par la douleur aux deux pères infortunés, le rideau tombe, avec l'espérance que le Calife embrassera la foi chrétienne.

Tel est ce drame, bien conçu, rempli d'incidents touchants habilement exploités, et dont la langue, à part quelque faiblesse dans certaines rimes et quelques incorrections que la jeunesse excuse, est presque toujours nette, pure, bien française, également éloignée de l'aridité qui dessèche et de la boursouflure qui fatigue.

Il serait injuste de ne pas accorder, dans les éloges, une part considérable à l'artiste, au musicien savant et d'un goût toujours si pur, qui a composé les chœurs et les mélodies de ce drame lyrique. Tour à tour gracieux, tendre, énergique, suivant la diversité des sentiments à exprimer, l'habile maître de chapelle de Saint-Louis (1) a su trouver, dans une inspiration sûre et

(1) M. Planchet est actuellement maître de chapelle à *La Trinité*.

variée, des accents qui ont vraiment ému et charmé l'auditeur, soit qu'il fasse éclater, en un rythme brusque et saccadé, les cris de haine des infidèles, soit qu'il fasse chanter les jeunes chrétiens, comme on ne chantait certainement pas à cette époque, ou célèbre, sur un mode triomphal, par une transition très heureuse, la victoire définitive de la Croix. Serait-ce indiscret de remarquer que *poète* et *musicien* étant faits pour s'entendre ensemble et... se faire entendre de même, il serait vivement à souhaiter, pour la joie de nos oreilles, que leur talent et leur verve se donnassent désormais de fréquents rendez-vous !

Un dernier souhait, et c'est fini.

Le *Fils du Croisé* est le premier né de son père, encore jeune. Tout le monde demande à lui voir naître des frères, aussi nombreux que possible, et aussi accomplis que lui.

L'Abbé VANTROYS,
Licencié ès-lettres,
Aumônier du Lycée de Versailles.

PERSONNAGES

ABOU-TAMIN, Calife fatimite d'Égypte.
ALMANZOR (vingt ans).
AZIS, fils du Calife (quinze ans).
BERTRAME, vieux savant.
SAINT-GILLES, comte de Toulouse.
JEHAN, ROBERT, } jeunes croisés.
UN OFFICIER DU CALIFE.
PREMIER ÉMIR.
DEUXIÈME ÉMIR.
UN CHEVALIER FRANÇAIS.
PREMIER HOMME DU PEUPLE.
DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.
UN ENFANT.

PEUPLE MUSULMAN, ÉMIRS, GARDES, CHEVALIERS FRANÇAIS, HOMMES D'ARMES, JEUNES CROISÉS, ETC.

La scène se passe en Palestine, vers l'an 1100.

NOTA. — La musique des chœurs, par D. Ch. PLANCHET, se trouve à la même librairie.
La partition, piano et chant, prix net : 5 fr.

AVIS IMPORTANT

LE FILS DU CROISÉ

ACTE PREMIER

Le parc du Califat, à Gaza. — Bouquets de palmiers, de cactus, etc. — Colonnade au fond. — On aperçoit au loin vers la droite les minarets et les dômes du palais. A gauche, escalier à balustrades de marbre, conduisant à une terrasse. — A droite, deuxième plan, un trône avec baldaquin, draperies orientales, oriflammes, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

HOMMES DU PEUPLE, ENFANTS, *puis* AZIS.

Au lever du rideau, les gens du peuple sont assis, couchés, à terre ou sur les marches, nonchalamment accotés aux colonnes ou juchés sur les balustrades.

CHŒUR.

L'aube se lève calme et pure
Et tout annonce un jour serein :
Les fleurs des champs et la verdure
Brillent des perles du matin.
Le chasseur gagne la montagne,
Avec ses flèches, son carquois,
Et son jeune chien l'accompagne
Flairant la biche et le chamois.

File, file, file !
Ah ! prends garde à toi !
Petit cerf agile,
Le chasseur te voit !

(*Mouvement de scène. — Une partie du peuple se lève.*)

La barque va glissant sur l'onde,
Comme sur un miroir poli ;
La mer, sous sa voûte profonde,
Semble mourante dans son lit.
Le pêcheur déployant la voile,
Prie à genoux le roi des vents
De gonfler sa chétive toile,
Le gagne-pain de ses enfants !

File, file, file !
Petit carpillon !
Un pêcheur habile
Tend son hameçon !

(*Mouvement de scène. — Tout le monde est debout.*)

L'air embaumé nous fait entendre
Les sons les plus harmonieux ;
C'est la chanson naïve et tendre
De l'hirondelle au cœur joyeux.
Mais tout à l'heure va paraître
Un point noir dans le firmament :
C'est l'aigle ou le vautour, peut-être,
Qui s'abat sur l'oiseau charmant.

File, file, file !
Bel oiseau ! toujours
Une serre hostile
Menace tes jours !

(*Pendant la dernière reprise du refrain, le jeune Azis, bondissant de l'escalier de marbre, circule en courant au milieu du peuple, regardant à droite, à gauche, dans l'attitude moqueuse d'un enfant qui vient d'échapper à une poursuite. Il disparaît à l'arrivée de Bertrame.*)

SCÈNE II

LE PEUPLE, BERTRAME.

BERTRAME, *essoufflé, interrogeant à droite et à gauche.*
A-t-il passé par là?... L'avez-vous rencontré?

LE PEUPLE.

Qui donc? qui donc?

BERTRAME.

Azis. Le petit déluré
Vous passe entre les doigts comme un lièvre à la chasse:
Autant vouloir saisir au vol une bécasse!

(*Rires.*)

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Vous effrayez l'oiseau, maître Bertrame...

BERTRAME.

Moi?
J'invite monseigneur très poliment, ma foi!
A se rendre à l'étude.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Aujourd'hui? quelle audace!
Lorsque toute la cour est en fête.

UN ENFANT.

A sa place,
Je connais bien quelqu'un qui se rirait de vous,
Et refuserait net d'être le seul de tous
A barbouiller grimoire, alors que dans la ville,

(*Se détirant.*)

Chacun baille au soleil et fait le crocodile.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

C'est peu d'être le fils d'un calife, vraiment,
Si l'on ne peut danser et rire un seul moment,

Et s'il n'est pas permis, pour son anniversaire.
De fêter à la fois le calife et son père.

TOUS.

Bien dit ! Bien dit !

BERTRAME.

Enfants que vous êtes !... Allah,
Comment peux-tu souffrir d'entendre ces gens-la ?
Vous imaginez-vous, pour le fils d'un calife,
Qu'il suffit de savoir lire un hiéroglyphe,
Et qu'il a tout appris, quand sur le papyrus
Il distingue assez bien un ibis d'un Bacchus ?
Non, non, géométrie et grammaire, alchimie.
Prédestination, magie, astrononomie,
Tout doit être connu d'un fils de Mahomet.
Vous savez qu'un calife à ses enfants transmet
Avec sa dignité son divin caractère,
Qu'ils sont initiés tôt ou tard au mystère :
Abou-Tamin,

(*Tout le monde s'incline*)

jaloux de l'honneur de son sang,
Élève ses fils comme il convient à leur rang ;
Mais le plus jeune montre une telle paresse,
Que c'est payer bien mal ses soins et sa tendresse.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Pour le prince, Seigneur, au moins grâce aujourd'hui !

BERTRAME.

Almanzor, son aîné, m'écoutait toujours, lui !
Mais aussi regardez où son ardeur le mène :
Il est bien jeune encore, il a vingt ans à peine,
Et déjà par son bras le Tartare est vaincu,
Le pouvoir du calife est partout reconnu,
La Palestine entière à l'Egypte est soumise,
Jérusalem enfin, la ville sainte. est prise,
Les Turcs en sont chassés et leur sultan est mort :
Et c'est là le premier ouvrage d'Almanzor !

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Vous enseignez, dit-on, au prince votre élève
La langue des Francs ?

BERTRAME.

Oui.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Voilà comme on élève
Les enfants, à présent !

BERTRAME.

Quoi ! Vous ne savez pas
Que les Francs jusqu'ici portent souvent leurs pas ?
Que rien ne saurait plus arrêter leur courage
S'il s'agit d'accomplir ce grand pélerinage,
Et qu'ils n'ont tous qu'un but : visiter le Saint-Lieu
Où, disent-ils, est mort leur Sauveur et leur Dieu ?...
Je crains que leur voyage, un jour moins pacifique.
N'offre quelque danger pour l'Asie et l'Afrique.
Leur pays, dès longtemps, est agité, dit-on.
Ils parleraient de guerre et d'expédition...
On trouvera peut-être, un jour, quelque avantage
A connaître des Francs les mœurs et le langage :
Si jamais, — on ne peut présager l'avenir, —
Nous devions avec eux traiter...

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Plutôt mourir !
Traiter avec des chiens ! Y songez-vous, Bertrame ?
Nous crierons plutôt : Mort à cette race infâme !
Et le premier chrétien qui se présentera,
Comme un insecte vil le peuple le broiera !

(Depuis un moment, Azis est entré et, derrière Bertrame, esquisse des sourires et des gestes de moquerie.)

BERTRAME.

Oh ! le chrétien est plus qu'on ne croit redoutable ;
J'en ai vu... Mais voici mon élève introuvable :

Je le tiens, cette fois.

(Il poursuit Azis qui se sauve.)

PREMIER HOMME DU PEUPLE, *railleur.*

Il est un peu chrétien,
Je crois, le vieux Bertrame.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Ah ! c'est vrai, c'est un chien.

TOUS, *riant.*

Mort au chien ! mort au chien !

(Ils poursuivent Bertrame en criant.)

SCÈNE III

ALMANZOR, AZIS.

AZIS, *paraissant de l'autre côté.*

Cours, cours, cours, mon vieux maître !
Derrière ce palmier, cherche : j'y suis peut-être.

ALMANZOR.

Azis, tu te conduis très mal à son égard :
En Bertrame, du moins respecte le vieillard
Sinon le professeur.

AZIS.

Il veut que je travaille !
Le travail, aujourd'hui, ne me dit rien qui vaille :
Tout le monde s'amuse...

(A la cantonade.)

Attrape ta souris,
Et sois plus fin que moi, si tu peux, vieux chat gris !

ALMANZOR.

Tais-toi !

AZIS, *toujours à la cantonade.*

Je saurai bien me soustraire à ta griffe...

ALMANZOR.

C'en est trop! Je dirai ta conduite au calife.

AZIS.

Cesseras-tu bientôt de faire la leçon?
Mon père, j'en suis sûr, me donnera raison.
(*Eclatant de rire.*)
Oh! regarde, Almanzor, comme il court!

ALMANZOR.

Je me fâche!

AZIS.

Tu m'abandonnes?

ALMANZOR.

Oui, tu sembles prendre à tâche
De te montrer rebelle, insolent, paresseux...

AZIS.

Reste, frère; demain je serai sérieux.

ALMANZOR.

Aujourd'hui.

AZIS.

Non. Je danse et ris!

ALMANZOR.

Mauvaise tête!

(*On entend des vivats au dehors.*)

AZIS.

Écoute... du calife on célèbre la fête.
Je n'y pouvais manquer. Lui-même eût regretté
De ne pas voir son cher Azis à son côté.

SCÈNE IV

Les Mêmes, LE CALIFE, ÉMIRS, BERTRAME, PEUPLE.

La foule envahit la scène en acclamant le calife. Ce dernier entre du fond à droite, suivi de ses émirs. Almanzor et Azis se portent à sa rencontre. Almanzor met un genou en terre devant son père et lui baise la main ; puis le calife monte les degrés du trône et s'assied. Almanzor se tient debout à sa droite ; Azis, à sa gauche, assis sur les marches. Le chœur commence pendant ce jeu de scène.

CHŒUR.

Gloire au calife notre père
Qui nous comble de ses bienfaits !
A Mahomet, à son vicaire,
Notre amour et tous nos souhaits !

Qu'Allah protège ton empire,
Qu'il l'étende jusqu'aux deux mers !
Qu'en toi l'on vénère, on admire
Le seul maître de l'univers.

Gloire au calife notre père, etc.

LE CALIFE, *au peuple.*

Égyptiens, merci ! J'accepte cet hommage
Qui rend à ma grandeur un juste témoignage :
Songez qu'en m'acclamant vous fêtez mes aïeux,
Vous fêtez le Prophète et le Maître des cieux !
En retour de vos vœux, qu'Allah vous récompense.
De vos fertiles champs fécondant la semence,

Qu'il préserve vos fruits des injures du temps.
Sous un ciel toujours pur, qu'un éternel printemps...
(Pendant les dernières paroles du calife, un mouvement se produit dans la foule qui donne l'impression qu'une arrivée sensationnelle va se produire à gauche. Azis se lève.)

SCÈNE V

LES MÊMES. UN OFFICIER DU CALIFE.

L'OFFICIER, *après avoir salué.*

Seigneur, je suis porteur d'un sinistre message :
Une flotte chrétienne est sur notre rivage.

TOUS.

Ciel!

LE CALIFE.

Que m'apprends-tu là?

L'OFFICIER.

Le guetteur les a vus.
Ce sont leurs étendards : il les a reconnus.
La troupe des archers est déjà concentrée
Derrière le coteau qui commande l'entrée
Du port et n'attend plus, prête au premier signal,
Que l'ordre du calife ou de son général.

LE CALIFE, *se levant.*

Peuple, trêve au plaisir! On vient de nous apprendre
Qu'un ennemi terrible est prêt à nous surprendre.
A nous de déjouer son effort criminel!
A nous de nous montrer les dignes fils du ciel.
Tout le monde aux remparts pour défendre la ville :
Délivrez l'univers de cette race vile
Qui veut tout gouverner sous son nom de chrétiens.
Sans un os à ronger, vous renverrez ces chiens.

Éventrez, sans pitié, l'animal qui vous touche.
Et ce mot, plein d'espoir, qui tomba de la bouche
De l'ange Gabriel sur Almanzor naissant,
Gardez-le, dans la lutte, à votre esprit présent :
« Le bonheur du calife et sa gloire immortelle ! »

ALMANZOR.

A quelque grand dessein ma devise m'appelle.
C'est de la part d'Allah que cet ange a parlé.
Si je le fais mentir, je veux être brûlé !
J'ai triomphé des Turcs pour éprouver ma force :
Il faut à ma cognée une plus dure écorce.
Oui, je vous donnerai la gloire, le bonheur,
Ou je consens à perdre et la vie, et l'honneur !

AZIS.

J'ai quinze ans, mais mon cœur est plus haut que ma taille.
Je te suivrai partout, frère, dans la bataille :
Je veux par un haut fait marquer mon coup d'essai,
Et que le sang chrétien soit mon premier versé !

LE CALIFE, *serrant ses deux fils sur son cœur.*

Égyptiens, voilà l'espoir de ma couronne.
Ces deux enfants si chers, voyez, je vous les donne :
L'un pour vous commander, vous conduire au combat,
Et l'autre pour marcher à vos côtés, soldat.
Je te les livre, peuple ! A toi de les défendre,
A toi, sur ton trophée, un jour, de me les rendre !

(*En prononçant ces derniers mots avec force, le Calife a jeté en quelque sorte ses fils dans les bras du peuple ; il se retire, suivi de l'officier et de ses Emirs, tandis qu'Almanzor tire son yatagan et l'élève en entonnant avec la foule :* GUERRE AUX CHRÉTIENS ! — *Azis se tient près de son frère, l'arme au clair.*)

SCÈNE VI

ALMANZOR, AZIS, BERTRAME, LE PEUPLE.

CHŒUR

Guerre, guerre aux chrétiens!
Guerre, guerre à la France!
Redoublons de vaillance:
Allah! défends les tiens!
Allah! confonds l'audacieuse armée
Qui foule aux pieds nos rivages sacrés.
Disperse-les, ces chrétiens abhorrés,
Comme le vent dissipe la fumée.

(*Tout le monde s'élance vers le fond, enthousiasmé, les bras tendus vers le ciel. Almanzor qui va sortir par la gauche à la suite du peuple est arrêté par Bertrame, qui lui saisit le bras.*)

SCÈNE VII

ALMANZOR, BERTRAME

BERTRAME.

Deux mots, Seigneur.

ALMANZOR.

Tu veux?...

BERTRAME.

De grâce! Écoutez-moi.
Est-il jamais permis de manquer à sa foi?

ALMANZOR.

Tu ris, mon maître?

BERTRAME.

Non.

ALMANZOR.

Trouble de conscience

Alors ?

BERTRAME.

Oui prince.

ALMANZOR. *gagnant l'avant-scène.*

Parle en toute confiance.

Bertrame.

BERTRAME.

Je voudrais savoir votre penser
Sur cette question que je viens de poser.

ALMANZOR.

Celui qui jure et qui ne tient pas sa parole.
Je le déclare un être infâme, vil, un drôle !
S'il venait à tomber, Bertrame, sous ma main,
Il irait aux enfers aujourd'hui, pas demain.

BERTRAME.

Mais n'est-il pas, Seigneur, parfois des circonstances ?...

ALMANZOR.

Aucune.

BERTRAME.

Si jamais vous-même...

ALMANZOR.

Tu m'offenses,
En me rapprochant moi d'un parjure...

BERTRAME.

Un serment
Peut avoir été pris par quelqu'un forcément,
Sous le coup d'une ruse ou bien de la menace.
Dans ce cas-là, Seigneur, que voulez-vous qu'on fasse ?

ALMANZOR.

La parole est toujours libre et mieux vaut périr
Que de prêter serment pour ne pas le tenir.

BERTRAME.

Mais si l'on a juré pour sauver son semblable ?

ALMANZOR.

Trahissant sa parole, on est toujours coupable.

BERTRAME.

Eh bien ! prince, écoutez ma supposition :
Un chrétien, voyageant loin de sa nation,
Se trouve tout à coup jeté sur un rivage
Avec un jeune enfant qu'il sauve du naufrage,
Et dont le père est mort englouti par le flot.
Un prince les rencontre et les fait aussitôt
Conduire à son palais. De cet autre Moïse,
Il attend quelque gloire à sa maison promise.
Et voulant l'adopter pour son fils, fait jurer
L'étranger de toujours lui laisser ignorer
Qu'il ait une patrie autre, une autre famille.
L'enfant grandit. Pour lui bientôt l'avenir brille :
Le destin lui sourit, comme à l'ange aux yeux bleus
Une mère qui cherche à deviner ses vœux...
Mais soudain, on entend retentir le cri : Guerre !
L'enfant est devenu jeune homme à l'âme fière,
Au cœur fougueux et brave : il brûle de partir.
Or l'ennemi qu'il doit affronter et haïr
Est chrétien comme lui : ces soldats sont ses frères.
Si l'on n'arrête pas ses flèches meurtrières,
Il sera l'assassin d'un ami, d'un parent.
Que fera, dans ce cas, le sauveur de l'enfant ?
Le laisser achever sa fatale aventure,
Ou lui tout dévoiler et se faire parjure ?

ALMANZOR, *passant à droite.*

A sa place, je sais quel parti je prendrais :
Ayant prêté serment, maître, je me tairais.

BERTRAME.

Penseriez-vous ainsi racheter votre crime ?
L'enfer vous saisirait vous et votre victime.

Une secrète voix, pour votre châtiment,
Vous redirait, le jour, la nuit, à tout moment,
Que tenir sa parole est quelquefois coupable,
Qu'un serment imprudent est toujours révocable...
Mais si je vous disais: ce malheureux, il vit!
Il traîne une existence horrible de maudit,
Sous le poids du remords qui lui torture l'âme...
Si je vous disais, moi : Cet homme, c'est Bertrame!

ALMANZOR.

Je ne te croirais pas et me rirais de toi.

BERTRAME.

Ah! ne plaisantez plus. Seigneur, regardez-moi...
Lisez bien dans mes yeux. Reconnaissez-vous l'homme
Que dans votre pays avec dédain l'on nomme,
En dehors de son Dieu, qui ne redoute rien,
Dont le titre est pour vous un opprobre, un chrétien!

ALMANZOR.

Que me dis-tu?

BERTRAME.

Seigneur, je suis chrétien de France.
J'en ai déjà trop dit pour reculer, je pense...
Le comte de Toulouse, homme brave et pieux,
Vingt ans déjà passés, partait pour les Saints-Lieux,
Emmenant femme, enfants et moi comme interprète.
Nous touchions au tombeau du Christ, quand la tempête
Surprit notre vaisseau sur ces côtes. Alors
Avec le flot hurlant on lutte corps à corps!...
Le comte vient vers moi, me montre un petit être,
Son fils, qui n'avait pas encor trois mois peut-être,
Et me dit : Je me dois le premier au danger.
Prends soin de cet enfant, veuille le protéger.
Le navire s'entr'ouvre et voilà l'équipage
Submergé dans la nuit. Les uns vont à la nage,
Suppliant un rocher qui nargue leur effort;
Les autres, accrochés aux mâts, bravent la mort,

Étouffant par leurs cris sa voix qui les appelle,
Confusion sans nom, horrible pêle-mêle !
Moi, je tenais l'enfant serré contre mon sein,
C'est mon seul souvenir. Le lendemain matin,
Je m'éveillais couché dans une riche chambre,
Sur un lit d'où montaient des flots d'encens et d'ambre.
A mes côtés, soudain, j'entends un léger bruit :
Je me penche et je vois un ange qui sourit.
J'étais heureux, j'avais sauvé l'enfant du comte !

ALMANZOR, *repassant à gauche.*

Achève. Ton récit m'amuse comme un conte.

BERTRAME.

Quel était ce seigneur qui m'avait recueilli ?
Le Calife.

ALMANZOR.

Mon père ?

BERTRAME.

Oui, c'était lui, bien lui.
Il n'avait pas encor d'enfant : et sa pensée
Paraissait par instant troublée, embarrassée
Par un sombre mystère : un oracle alarmant
Annonçait, pour un temps proche, un événement
Terrible, qui devait mettre fin à l'empire.

ALMANZOR.

Mais ce jeune chrétien, ne pourrais-tu me dire...

BERTRAME.

Poussé par un désir secret qui le poursuit,
Le prince prend l'enfant, sort du palais, la nuit,
Sous un déguisement, la figure masquée.
Seul je l'accompagnais... Nous gagnons la Mosquée.
Il invoque trois fois l'archange Gabriel.
Alors sur l'innocent ces mots tombent du ciel :
« Le bonheur du Calife et sa gloire immortelle ! »

ALMANZOR.

Tu mens !

BERTRAME.

L'espoir est grand et la devise est belle.
Le Calife joyeux, sans perdre plus de temps,
Me dit : « Ce noble enfant sera mon fils... »

ALMANZOR.

Tu mens !

BERTRAME.

« Je l'adopte aujourd'hui, mais auparavant, jure... »

ALMANZOR.

Tu mens...

BERTRAME.

J'ai juré, prince...

ALMANZOR.

Ou tu n'es qu'un parjure !

BERTRAME.

Oui Seigneur, je le suis, oui, j'ai trahi ma foi !
Je suis un misérable à vos yeux, tuez-moi !
Frappez avec la hache, ou bien à coups de pierres.
Mais du moins, si jamais vous combattez vos frères,
Je n'en supporte pas le remords éternel,
Et je n'entendrai plus ce reproche cruel,
Au cœur d'un baptisé, d'avoir éteint la flamme,
Pour enrichir le ciel de Mahomet d'une âme !

ALMANZOR, *atterré, allant s'accoter contre une colonne, à gauche.*

Moi, baptisé ?... chrétien ? Ne redis pas ce mot !
Des preuves, montre-moi des preuves.

BERTRAME.

J'en ai trop !
Quand j'aurai découvert mon crime à votre père,
Vous aurez pour garant, Almanzor, sa colère.
Que vous faut-il encor ? Prenez ce médaillon :
Des comtes de Toulouse admirez l'écusson :

Ici, de votre mère est la miniature,
Recherchez dans ses traits votre propre figure...

(*Almanzor saisit nerveusement le médaillon et le cache dans son sein.*)

Vous êtes interdit, vous demeurez sans voix?
Je comprends... Vous faut-il contempler cette croix,
Que vous portiez au cou, lors de notre naufrage?
Ces deux bras grands ouverts, ce douloureux visage
Ne paraissent-ils pas vous apprendre aujourd'hui
Que le Christ est à qui veut se donner à Lui...
Almanzor, des chrétiens essayez la prière :
Il ne repousse pas ceux qui souffrent...

(*Scène muette : Pendant qu'Almanzor fixe le crucifix d'un regard angoissé, on entend au loin le chœur :* GUERRE AUX CHRÉTIENS! *A l'approche de son père, Almanzor prend la croix et la dissimule dans sa poitrine.*)

ALMANZOR.

Mon père!

(*Il gagne l'avant-scène à gauche pendant que Bertrame s'éloigne à droite. Le calife se trouve au milieu.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE CALIFE.

LE CALIFE.

Je vous cherchais, mon fils, voulant vous informer
Qu'à l'instant, le conseil vient de vous proclamer
De tous nos combattants le généralissime.
Le peuple reconnaît, par cet honneur sublime,
Ce qu'il doit au savoir, au courageux élan
Dont vous avez fait preuve en vainquant le sultan.
Je veux moi-même, à l'heure où le soleil décline,
De l'insigne sacré parer votre poitrine.
Je vous irai chercher dans votre appartement...

... Mais quoi! l'émotion vous rendrait si tremblant!
Vous ne répondez rien, mon fils?

ALMANZOR, *s'élançant vers le fond.*

Reconnaissance,
Amour et gloire au dieu de Mahomet!

LE CALIFE, *après avoir traversé lentement la scène pour aborder Bertrame.*

Silence!

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Une salle des appartements d'Almanzor. Porte au fond : — à droite, et en pan coupé, une large baie donnant sur une terrasse ouverte sur la campagne : — au premier plan, à droite, une table sur laquelle est ouvert le Coran : à gauche, un divan, avec coussins.

SCÈNE PREMIÈRE

ALMANZOR, AZIS.

Almanzor, assis devant la table, consulte des cartes.
Azis est couché, endormi, sur le divan.

ALMANZOR.

... S'ils peuvent m'échapper maintenant, ils sont forts !
La gorge est très profonde et sans issue... Alors
Ils sont par nos archers surpris dans la nuit sombre,
Et notre armée, enfin, bien supérieure en nombre,
Les force à remonter vite sur leurs vaisseaux,
Ou mieux, les précipite en masse dans les flots !...
Que dis-tu de mon plan, petit frère ?... Il sommeille ?
(*Se levant.*)
Vraiment notre succès l'intéresse ! à merveille !
(*Se rapprochant d'Azis.*)
Ne te dérange pas, va, dors, tu peux dormir...
Le temps viendra toujours assez tôt de gémir.
Ah ! puisses-tu longtemps encor, dans l'innocence,

Goûter la paix du cœur, trésor de ton enfance,
Et pour moi seul du moins rester longtemps enfant.
Que de fois, fatigué de cet air étouffant
D'orgie et de plaisirs où cette cour se noie,
Je suis venu humer quelques gouttes de joie
Auprès de ta couchette où ton heureux sommeil
Se lisait sur ta joue et sur ton teint vermeil !
Et, comme dégoûté du luxe de la vie,
Je me suis pris souvent à te porter envie.....
Alors, en me mirant dans ton beau front d'azur,
J'oubliais mes vingt ans et je me croyais pur.

AZIS, *rêvant.*

Près de toi... toujours... frère...

ALMANZOR.

Il m'appelle ! il m'appelle
Son frère... moi ! qui suis-je ?... Angoisse trop cruelle !
Pourquoi m'avoir, Bertrame, enlevé le bonheur,
M'avoir bouleversé jusques au fond du cœur ?...
(*S'agenouillant et contemplant son frère.*)
Mais toi, de ce secret tu n'auras connaissance :
Pour conserver la paix, garde ton ignorance.
Désormais, mon bonheur, ma consolation
Sera dans ta naïve et douce illusion...
Va, dors sous le regard d'un frère qui te veille,
Dors, ô mon Azis, dors...
(*Il dépose un baiser discret sur le front d'Azis.*)
Qu'ai-je fait ? Il s'éveille.
Oh ! pardon, je voulais t'embrasser seulement.

AZIS, *se soulevant lentement.*

Que mon rêve était beau !... Mais le commencement
Était triste.

ALMANZOR, *se relevant et s'asseyant près de son frère.*

Vraiment ? Voudrais-tu me le dire ?

AZIS.

Oh ! non, je te connais, tu te mettrais à rire.

ALMANZOR.

Je t'en prie, Azis !

AZIS.

Non.

ALMANZOR.

Tu résistes ? C'est mal !

AZIS.

Au fait! oui... J'oubliais qu'on doit au général
Obéissance en tout. Je commence.

ALMANZOR, *à part.*

Il m'amuse.

AZIS.

Quand mon frère a parlé, jamais je ne refuse.
Nous étions pour la chasse en route tous les deux :
L'aurore colorait l'horizon de ses feux,
Et joignait à l'attrait riant de la nature
Le parfum matinal qu'exhale la verdure.
Derrière une futaie, en arrêt, parlant bas,
Nous guettions un gibier qui ne se montrait pas.
Enfin, découragés, la gibecière vide,
Tristes, nous nous étions assis dans l'herbe humide,
Pour chercher dans le rêve un passe-temps plus doux,
Lorsque, d'un léger bond, à quelques pas de nous,
Deux gracieux chevreaux sortent de la broussaille.
L'un était assez grand, l'autre petit de taille.
Des reflets les plus vifs luisait leur poil soyeux.
Ils s'observent l'un l'autre, immobiles : leurs yeux
Avaient je ne sais quoi d'humain et de farouche.
L'écume blanchissait leurs narines, leur bouche :
On eût dit qu'ils voulaient chacun se recueillir
Comme deux champions qui se vont assaillir.
Soudain le plus petit se replie en arrière
Pour prendre son élan, fond sur son adversaire,
Et sans que celui-ci puisse parer le coup,
Lui fait, avec la tête, au flanc un large trou,

D'où jaillit aussitôt le sang en abondance.
Mais la rage est plus forte encor que la souffrance :
Le blessé se redresse et d'un mouvement prompt,
Saute sur son rival en le mordant au front.
Ils tombent accablés : puis aucun d'eux ne bouge.
Ils semblaient endormis sur la poussière rouge...
Et nous, nous restions là, les regardant, muets,
De tant d'acharnement navrés et stupéfaits,
Respirant le sang pur qui parfumait la brise.
Mais un instant après, juge de ma surprise :
Ils se relèvent, mus par un secret ressort,
Et s'embrassent l'un l'autre en s'étreignant bien fort.
En même temps, du front du petit, une eau pure
Coule comme un cristal, avec un doux murmure :
Et la mort les ravit dans ce tendre abandon,
Ayant, chacun, d'un frère obtenu le pardon.

(*Mouvement d'Almanzor qui veut parler. Azis l'arrête du geste, se lève et passe devant son frère pour gagner le milieu de la scène. Il reprend avec une sorte de transport extatique :*)

Alors autour de nous surgissent des nuages...
Des croix et des croissants, fantastiques images,
Répandus dans les airs, circulent en tous sens.
Un indicible effroi s'empare de mes sens,
Je te saisis la main. Soudain, tout se transforme,
Devient confus, se change en une croix énorme
Dont le pied touchait terre et la tête les cieux,
Et qui, par son éclat, éblouissait les yeux.
« Viens, me dis-tu, suis-moi. Tu vois ce grand emblême :
« Quand nous l'aurons atteint, nous verrons Dieu lui-même.
Et puis, nous nous trouvons dans un charmant jardin,
Délicieux parterre où tout était divin :
Des parfums enivrants et des roses si belles
Que celles du palais ne sont rien auprès d'elles :
Gazons luxuriants de vert et de fraîcheur,
Soleil dont les zéphyrs adoucissent l'ardeur,

Oiseaux aux plumes d'or, au chant digne des anges,
Apportant à leur Maître un tribut de louanges;
Collines d'où coulaient le lait pur et le miel...
Et j'oubliais la terre en me croyant au ciel.
Ta présence ajoutait à l'extase suprême.
Tu disais : L'aimes-tu ce Dieu comme je l'aime?
Dans un égal transport, je te répondais : oui.
... Mais tu m'as éveillé... Tout s'est évanoui.

ALMANZOR, *à part.*

Que veut dire ce songe et quel trouble m'oppresse?...
(*Se levant et gagnant la droite*).
Merci, frère, je suis content... Mais le jour baisse...
J'ai besoin d'être seul... Mon père va venir,
Et j'ai quelque travail important à finir.
Le temps est clair, ce soir, et sa fraîcheur t'appelle.
Dans le ciel a jailli la première étincelle.
Demande à cette étoile, en venant m'éclairer,
Qu'elle daigne aujourd'hui pour le bien m'inspirer.

AZIS, *gaiement.*

Mon général, devant votre ordre je m'incline,
Et me rends au balcon de la chambre voisine.
(*Il sort à droite par la baie.*)

SCÈNE II

ALMANZOR.

(*Il reste un moment près de la baie, muet, le regard fixé sur son frère qui s'éloigne*).

Oui, frère, éloigne-toi, car je me trahirais :
Je crains trop que la peur n'éclate dans mes traits.
La peur ! ô sentiment indigne ! mot barbare!
Suis-je donc descendu plus bas que le Tartare!
Moi, le vainqueur des Turcs ! moi qui, dans les combats,

Par ma seule présence enlevant les soldats,
Jetais sur l'ennemi la mort et la déroute.
J'ai peur!... Mais ce n'est pas l'homme que je redoute :
C'est une force immense, un pouvoir plus qu'humain
Qui m'écrase... Est-ce un Dieu? serait-ce le destin?

(Il gagne le milieu de la scène.)

Bertrame, tu dis vrai : puisque l'eau du baptême
A fait de moi... quoi donc? Oh! puis-je sans blasphème
M'appliquer un tel nom?... Un chrétien! un chrétien!
Si le pays de France, hélas! est bien le mien,
Je dois substituer, dans mon âme incertaine,
Et la haine à l'amour, et l'amour à la haine.
Mais vous, père adoptif, et toi, mon frère, Azis,
Me faut-il vous compter parmi mes ennemis?
Pour quel parti veux-tu, Dieu, que je me décide?
Je suis, des deux côtés, apostat, parricide...
Oui, Dieu?... mais lequel donc invoquerais-je, moi,
Malheureux, sans pays, sans famille, sans foi!

(Il se jette sur le divan, le front dans les coussins. Un instant après, il relève lentement la tête et continue en se redressant au fur et à mesure que les souvenirs lui reviennent.)

Je comprends, maintenant, quel poids insupportable,
Semblable à la torture, au remords d'un coupable,
Depuis longtemps pesait sur mon cœur. Je conçois
Pourquoi, durant la nuit, je m'éveillais parfois,
L'âme troublée, en proie au plus affreux délire :

(Debout.)

Je voyais des démons et j'entendais leur rire,
Leur voix qui, par moment, disait : « Almanzor, viens.
« Ta place est parmi nous et tu nous appartiens. »
Je ne m'étonne plus, les jours de grand office,
Au Dieu de Mahomet offrant le sacrifice,
Si j'étais secoué d'un étrange frisson,
Si j'entendais soudain le mot de trahison
Retentir sous la voûte, au fond du sanctuaire.

Et se répercuter vingt fois comme un tonnerre !
(*Passant à droite.*)
... C'en est trop, ô destin ! il est temps d'en finir.
J'accepte ton défi. Luttons pour l'avenir !
Et si, pour mon malheur, tu veux seul que je vive,
Je te ferai mentir !... Ma famille adoptive,
Je ne la combats pas... non plus que les chrétiens ;
Je ne veux pas risquer d'assassiner les miens.
Mais plutôt que la mort finisse mes alarmes :
(*Tirant son yatagan du fourreau et le lançant loin de lui.*)
Entre les deux partis je m'élance sans armes !
Frappez, parents, frappez, et visez bien au cœur...
Destin, je vais mourir, mais je suis ton vainqueur !
(*Il s'élance vers le fond.*)

UN GARDE *annonçant.*

Le Calife !

ALMANZOR.

Trop tard !

(*Il reprend son arme, la remet au fourreau et s'assied à la table de droite.*)

SCÈNE III

ALMANZOR, LE CALIFE, DEUX ÉMIRS, UN ENFANT, *portant un collier d'or sur un coussin ;* GARDES ; *puis* BERTRAME.

(*Les Emirs se tiennent au fond, à gauche. Le Calife va vers Almanzor qui se lève.*)

LE CALIFE.

J'avais la certitude
Qu'Almanzor était là, tout entier à l'étude.
Émirs, saluez-le, ce héros que vos voix
Viennent de proclamer, par un si juste choix,

Le général en chef des troupes de l'Empire.
Honneur à vous, mon fils ! car je dois vous le dire.
C'est sur vous, sur vous seul qu'est fondé notre espoir.
On m'a dit qu'à l'aurore, un Iman a cru voir
Des croissants lumineux s'échapper d'un nuage
Et tomber sur la mer : c'est un heureux présage.
Lorsque de nos voisins je fus victorieux,
Un semblable prodige apparut dans les cieux...
Mais sachez bien, mon fils, que vous allez combattre
Un peuple belliqueux, sans peur, opiniâtre.
Si je vous parle ainsi, ne vous étonnez pas :
Quand ils sont loin, on peut les peindre lâches, bas,
Infâmes, ces chrétiens... Aujourd'hui qu'ils sont proches,
Leur bravoure et leur foi seront nos seuls reproches.
Pour tout dire en un mot, si vous vainquez les Francs,
Vous aurez triomphé d'un peuple de géants !
Approchez, Almanzor. Recevez cet emblème
Qui de tous nos guerriers vous fait le chef suprême.

(Il lui passe le collier d'or au cou.)

Et vous, nobles émirs, sur le Coran, jurez
Qu'au chemin de l'honneur toujours vous le suivrez.

PREMIER ÉMIR, *étendant la main, ainsi que son collègue.*

Nous prenons à témoin Allah et le prophète
Et promettons tous deux, ici, sur notre tête,
Au Seigneur Almanzor jurant fidélité,
De nous soumettre, en tout, à son autorité.

LE CALIFE, *à Almanzor.*

C'est à vous de parler... Mais que vois-je? Il me semble
Que vous pâlissez, prince, et que votre main tremble.

ALMANZOR.

Oh ! père, quel affront...

LE CALIFE.

Non, non, c'est une erreur.
Mes sens m'avaient trompé, je connais votre cœur.
Jurez donc.

ALMANZOR.

Devant Dieu, sur le Coran, je jure...

BERTRAME, *entrant tout à coup et arrachant les insignes d'Almanzor.*

Arrêtez !...

TOUS.

Ciel !

PREMIER ÉMIR.

Quel est cet homme ?

ALMANZOR, *la main au yatagan.*

Quelle injure !

BERTRAME.

Ne prêtez pas serment, car vous êtes...

LE CALIFE, *lui mettant la main sur les lèvres.*

Tais-toi !

Misérable, tais-toi !

BERTRAME, *se débattant entre les bras des deux émirs qui se sont précipités sur lui.*

Seigneur, écoutez-moi...

LE CALIFE.

Gardes, emparez-vous aussitôt de ce traître !
De ma vue, à jamais, faites-le disparaître.
Qu'on l'enferme à la tour !...

(On emmène Bertrame.)

Opposez le mépris
Au forfait, Almanzor. Reprenez vos esprits.
De ce lâche vieillard, dès ce soir, ma justice
Décidera le sort ou plutôt le supplice...
Émirs, cet homme est fou ; je vous prie, oubliez
Ce fâcheux incident... Mon fils, renouvelez
Le serment commencé. Bientôt un autre insigne...

DEUXIÈME ÉMIR.

Pardon, si j'interromps, moi, serviteur indigne,
Un si noble entretien. De cet instant, Seigneur,

Dépendent nos succès ou nos revers : de peur
Qu'un scandale, du ciel n'excite la colère.
Que la solennité du serment tout entière
Soit remise à demain dès l'aube. Il est certain
Que l'armée ennemie, avant demain matin,
Ne peut nous attaquer. Elle est loin d'être prête,
Si j'en crois le rapport récent d'une estafette.

LE CALIFE

Je comprends ces raisons. Qu'en pensez-vous, mon fils?

ALMANZOR.

Je ne puis qu'approuver.

LE CALIFE.

Nous suivrons cet avis.
Qui nous paraît, émirs, dicté par la sagesse.
A demain donc !

PREMIER ÉMIR.

Qu'Allah vous garde !

(*Les deux émirs sortent après s'être inclinés profondément. L'enfant les suit.*)

LE CALIFE.

Qu'on nous laisse !

SCÈNE IV

LE CALIFE, ALMANZOR.

(*Almanzor s'asseoit à la table, à droite. Le calife, après s'être assuré qu'ils sont bien seuls, s'approche de son fils.*)

LE CALIFE.

Nous voilà seuls. Rends-moi compte de tes travaux.

ALMANZOR.

Père, je suis souffrant : j'ai besoin de repos.

LE CALIFE.

Ah! je comprends, mon fils, qu'après semblable scène,
De ton esprit bouillant tu contiennes à peine
Les transports indignés. Tes traits montrent assez
Que de rudes combats en toi se sont passés.
Mais tranquillise-toi : si grand que soit le crime,
Celui qui l'a commis seul en sera victime.

ALMANZOR.

Grâce pour lui, mon père. Il ne sait ce qu'il fait :
Vous l'avez reconnu vous-même.

LE CALIFE.

C'est un fait
Qui par lui seul, mon fils, crie assez haut vengeance.
Inutile pour lui d'implorer l'indulgence.
Rien ne peut l'excuser, rien ! Il t'a dégradé.
Peu m'importe qu'il soit fou, qu'il soit possédé.
Il faut un châtiment terrible : il faut l'exemple.
Je veux que notre armée entière le contemple,
Et sache quel supplice atteindrait le soldat
Qui jamais commettrait un pareil attentat.
Non, ne te laisse pas fléchir par la tendresse :
Dans un rang élevé, le scrupule est faiblesse.
Ordonne donc la mort du dernier des sujets.

ALMANZOR.

Non, père, je ne puis.

LE CALIFE.

Quoi ! tu résisterais
Aux ordres du Calife ?

ALMANZOR, *se levant.*

Oui, je refuse, père.
Dès ma première enfance, ayant perdu ma mère,
Vous m'avez rappelé souvent les soins touchants
Dont Bertrame entoura, père, mes premiers ans.
Pour m'instruire, plus tard, j'ai vu sa patience,
Et vous n'ignorez pas qu'aujourd'hui ma science,

Je la dois tout entière à son profond savoir.
Car ces fameux devins qui, du matin au soir,
Observent le soleil, la lune ou les étoiles,
Et couvrent leurs travaux de mystérieux voiles,
Ces gens-là me font rire et ne m'apprennent rien.
C'est par Bertrame seul que j'ai connu le bien.
Je l'aime, le respecte... Et pour sa récompense
Je le tuerais ? Jamais ! J'en frémis quand j'y pense.
Oh ! non, n'attendez pas un tel ordre de moi.

LE CALIFE.

Eh bien ! ton père alors le donnera pour toi !
Ah ! celui qui voudrait m'en empêcher, qu'il vienne
Me disputer sa vie !

(*Il s'élance vers la porte.*)

ALMANZOR, *se précipitant pour devancer le Calife et lui barrant le passage, les bras en croix.*

Il a sauvé la mienne !
Ce sera moi !

LE CALIFE, *atterré.*

Qu'entends-je ? Il t'a sauvé, dis-tu ?
Explique-toi, de grâce !

(*Dans un cri.*)

Allah ! je suis vendu !

ALMANZOR, *ironiquement.*

Pourquoi vous arrêter ? Vous ignorez encore,
Sans doute, ce secret sombre qui me dévore ?
Achevez donc ! Mettez dans ma main le couteau
Qui doit de mon sauveur me faire le bourreau.
Ah ! père ! A votre tour vous changez de visage !

LE CALIFE, *éclatant.*

Oh ! Bertrame ! l'infâme ! O désespoir ! ô rage !
Océan, que n'as-tu submergé ce maudit !
Il fallait l'emporter jusqu'à votre réduit,
Vous, monstres de la mer, indomptables sirènes,
Que n'avez-vous sucé tout le sang de ses veines !

C'est que vous aurez craint de vous empoisonner.
Vous avez préféré, traîtres, me le donner !
Ah ! puissé-je le voir, hurlant sous la torture,
Se battre avec la flamme et mourir, ce parjure !
Je veux donner moi-même un coup de pied au chien,
Lui cracher à la face, en lui disant : Chrétien !

ALMANZOR, *le regardant, les bras croisés,*

Vous êtes satisfait, mon père ?

LE CALIFE.

Enfantillage,
Amusement d'un jour, faiblesse cette rage !
A demain la vengeance. Il est d'autres soucis
Plus pressants que ceux-là. Songeons aux ennemis :
Montre-moi tes travaux.

(*Il va à la table.*)

ALMANZOR, *passant à gauche.*

C'est superflu, mon père.
Puis-je, chrétien comme eux, leur déclarer la guerre ?

(*Il s'assied sur le divan.*)

LE CALIFE.

Tu refuses ?.,.

(*Allant s'asseoir près d'Almanzor et de plus en plus câlin* :)

Oh ! non, non, je n'ai pas compris,...
N'est-ce pas, cher enfant, mon Almanzor, tu ris ?
Ton père, le voilà. C'est lui qui te caresse.
T'a-t-il fait un moment douter de sa tendresse ?
Tout autre ne saurait être qu'un étranger.
Pour toi, je consens même à ne pas te venger :
Bertrame vivra donc, puisque tu le commandes.
As-tu quelque désir ?... Tout ce que tu demandes,
Je veux te l'accorder. Veux-tu de mon Etat
Recevoir la moitié ? Tu seras potentat
De toute la Judée, aussi grand que moi-même ;
Almanzor, le veux-tu ?

ALMANZOR, *se dégageant de l'étreinte du Calife et passant à droite.*

J'ai reçu le baptême !

LE CALIFE, *angoissé.*

O mot qui désespère ! Ah ! faut-il que cette eau
Ait un pouvoir secret puissant sur un cerveau,
Pour que, devenu grand, l'enfant qui l'a reçue,
Ressente, après vingt ans, sa force méconnue !
Alors, beau baptisé, que prétends-tu ?

ALMANZOR, *s'asseyant près de la table.*

Partir,
Me perdre dans les rangs des chrétiens, et mourir !

LE CALIFE, *se levant et parcourant la scène à grands pas.*

Eh bien ! non, non, jamais, entends-tu, misérable !
Tu ne commettras pas cet acte abominable.
Ton cœur n'est pas si vil qu'il oublie à la fois
Mon amour paternel et ce que tu me dois.
Bertrame t'a sauvé, j'en conviens, du naufrage ;
Mais que devenais-tu sans moi, sur ce rivage
Ennemi de ton peuple, implacable aux chrétiens,
Où t'attendait la dent des pourceaux et des chiens ?
Ainsi, j'ai préservé de la mort ton enfance :
J'aurais pu m'en tenir à cette bienveillance ;
Je fais plus : je t'adopte et fais de toi mon fils.
Je t'entoure de soins, je t'élève, t'instruis,
J'appelle d'Orient les plus illustres maîtres ;
Ce que l'État contient de plus auguste en prêtres,
Derviches ou devins, je te le fais venir ;
Je ne néglige enfin rien pour ton avenir.
C'était peu. Je remets en tes mains une armée
Dont les succès au loin portent ta renommée,
Et te favorisant comme issu de mon sang,
Je te fais dans l'État tenir le premier rang.
Ce n'était pas assez de tant de sacrifices,
D'honneurs : il faut encore écouter tes caprices,

Oublier pour toi seul un hideux attentat
Et pardonner l'affront du dernier scélérat!
Voilà ce que j'ai fait.

(*Silence. Le Calife attend une réponse qui ne vient pas. Alors il pose brutalement la main droite sur l'épaule gauche d'Almanzor et reprend, le pressant de plus en plus de ses reproches ironiques d'abord, puis incisifs et violents*).

Et pour le reconnaître,
Je devais de ta part m'attendre à mieux peut-être?
Ces grandeurs, cette pompe où tu vécus vingt ans,
Ne sont pour toi qu'un rêve emporté par les vents;
Ce palais, une auberge, où tu voulus sans doute
Te reposer pour mieux continuer ta route...
Tu peux partir alors: te voilà frais, dispos.
Respect, affection, ce sont là de vains mots.
A l'amour paternel, à l'amitié d'un frère,
Tu ne sais opposer que mépris, que colère;
Et, pour comble d'horreur, passant aux ennemis,
En embrassant leur cause, ingrat, tu nous trahis.

(*Almanzor, qui s'est levé aux derniers mots, recule sous le regard du Calife*).

Tu nous trahis!... alors que tu sais par avance
Que c'est sur ton bras seul, sur ta seule vaillance
Que je pourrais compter en cette extrémité;
Que, toi parti, l'État, le palais, la cité
Vont tomber au pouvoir des chrétiens que j'abhorre.
Tu peux être content. Faut-il te dire encore
Que, par toi, je serai comme esclave emmené,
A mourir dans les fers peut-être condamné,
Que tu feras passer ton frère par les armes...

ALMANZOR, *à genoux, suppliant.*

Mon père...

LE CALIFE.

Mais que vois-je? Ah! tu verses des larmes,

Almanzor, mon enfant. Serait-ce repentir?
Vois, pour te recevoir mes deux bras vont s'ouvrir.
Viens pleurer sur mon cœur. Il n'est pas de folie,
De faiblesse d'enfant que le père n'oublie.
Ah! rends-moi le bonheur. Parle... Tu ne dis rien?
Un mot qui me rassure, un seul...

ALMANZOR, *comme subjugué par une force supérieure qu'il n'est pas maître de ne pas subir.*

Je suis chrétien.

LE CALIFE.

Ah! c'est pousser trop loin l'audace et l'insolence!
Almanzor, est-ce toi? Quelle est donc la puissance
Qui d'un cœur noble et tendre a fait un cœur de fer?
Dois-je invoquer le ciel ou supplier l'enfer?
Comprends-tu? C'est ma perte, enfant, que tu consommes.
Pitié donc pour le plus misérable des hommes;
Pitié pour un grand peuple et pour son souverain!
Mon pouvoir, mon empire, enfant, est dans ta main!
Pour la dernière fois encor, je te supplie
De sauver mes États, mon honneur et ma vie!

ALMANZOR, *de plus en plus oppressé.*

Je suis... chrétien.

LE CALIFE.

Maudit! maudit sois-tu, cruel!
Que pour toi l'avenir ne soit que poison, fiel!
Que le malheur te suive et te suive sans cesse,
Et te fasse traîner une horrible vieillesse!
Que cette race impure à qui tu dois le jour,
Ces chrétiens pour lesquels tu montres tant d'amour,
Soient à jamais maudits sur la terre et sur l'onde!
Qu'ils errent, sans pays, fuyant de par le monde,
Chassés de peuple en peuple et partout repoussés,
Jusqu'à ce que le ciel, la terre en soient lassés!
Alors, que sous vos pas, cette terre entr'ouverte

Vous engloutisse tous d'une commune perte!
De ma juste fureur c'est le dernier souhait!...
(*Secouant Almanzor*).
Resteras-tu toujours insensible, muet?
Almanzor, fils ingrat, dénaturé, sans âme!

ALMANZOR, *épuisé.*

Je suis...

LE CALIFE, *secouant plus fort Almanzor qui roule à ses pieds.*

Va-t-en, maudit, traître, barbare, infâme!
Évite ma présence, ou bien prends garde à toi!...
(*Il tire son yatagan et s'arrête au moment de frapper.*)
Je le tuerais... Sortons, car c'est plus fort que moi!...
(*Il sort par la droite. Almanzor se relève, suffoquant, et va se jeter sur le divan. — Silence.*)

SCÈNE V

ALMANZOR, AZIS.

AZIS, *entrant par la baie.*

Qu'est-il donc arrivé?... J'étais sur la terrasse,
Saluant de la main le rossignol qui passe,
Et m'élevant jusqu'à son lumineux séjour,
Avec lui je chantais un cantique d'amour,
Lorsque je vois sortir de chez toi notre père
Qui fuyait égaré, les traits pleins de colère.
Je l'appelle, il s'arrête et me lance un regard
Terrible; puis soudain reprend sa course, hagard,
A travers le jardin... Mais qu'as-tu donc toi-même?
Ces larmes dans tes yeux et ce visage blême...
Oh! que s'est-il passé? Quelque chose me dit
Qu'un horrible malheur...

ALMANZOR.

Mon père m'a maudit.

AZIS.

Il t'a maudit?... Allah! prends pitié de mon frère!
Détourne loin de lui le courroux de mon père!
Je ne chercherai pas à connaître pourquoi.
Tu souffres, je le sens: c'est suffisant pour moi :
Je t'aime plus encor.

ALMANZOR.

Ton bon cœur me ranime.
Pour ne pas me haïr, ignore donc mon crime.
(*Se levant.*)
Azis, je vais partir : mais avant tout, promets
Que tu conserveras ma mémoire à jamais.

AZIS.

Partir?... Non, tu ne peux nous quitter de la sorte.
L'ennemi, tu le sais, se tient à notre porte.
Tu connais les chrétiens : comment ferai-je, moi,
Pour combattre sans toi ces infâmes?...

ALMANZOR.

Tais-toi,
Si tu m'aimes, Azis, et n'insulte personne.
Avant de m'exiler, permets que je te donne
Cet objet précieux.

AZIS.

Une croix?

ALMANZOR, *la lui mettant dans la main.*

Cache-la.
Car je n'ai rien sur moi valant plus que cela.
(*Azis dissimule la croix dans sa poitrine.*)
Mon cher Azis, adieu.
(*Il veut l'embrasser.*)

AZIS, *se dégageant.*

Non, pas encore, écoute :
Je te conduirai, sans que mon père s'en doute,
Là-bas, au bout du parc, dans cette sombre tour

Où, tu sais, j'ai pu fuir Bertrame, l'autre jour.
De la nuit, Almanzor, j'emprunterai les voiles,
Et chaque soir, j'irai, guidé par les étoiles,
T'embrasser et longtemps encor t'entretenir,
En attendant le jour qui doit nous désunir.

ALMANZOR.

Plus je tarde, mon frère, et plus je suis coupable.
Il faut nous séparer.

(*Il fait quelques pas vers la porte du fond. Azis cherche à le retenir.*)

Allons, sois raisonnable...
Mais songe que nos cœurs souffrent également,
Et que je sens le mien se fondre en ce moment.
Avant de nous quitter, et pour la fois dernière,
Que je m'entende encor dire ce nom : Mon frère.

AZIS, *à genoux.*

Non, je t'en prie, attends à demain, Almanzor!

ALMANZOR, *reculant.*

Il le faut, c'est fini.

AZIS, *se cramponnant à son frère.*

Non, non, une heure encor,
Et puis, tu partiras!

ALMANZOR.

Ah! jamais ne m'oublie,
Cher Azis.

AZIS, *se traînant sur les genoux.*

Pour moi seul, reste, je t'en supplie!

ALMANZOR.

Adieu.

AZIS.

Je ne veux pas... Reste... mon frère...

ALMANZOR.

Adieu.

(*Il prononce ce dernier mot en baisant son frère au front avec transport. Puis il se redresse, et levant les yeux au ciel :*)

Mon sacrifice est fait : conduisez-moi, mon Dieu !

(*Il sort. Azis tombe évanoui.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Le camp des Croisés, la nuit : au fond, à gauche, rocher élevé surmonté d'une croix de bois; à droite, au premier plan, tente du comte de Toulouse. Oriflammes des Croisés. Nuit étoilée.

SCÈNE PREMIÈRE

JEHAN, ROBERT

Les deux jeunes croisés sont groupés sur le rocher et observent l'horizon ; ils sont éclairés par un rayon de lune.

JEHAN.

Les ennemis !

ROBERT.

Où donc ?

JEHAN.

Ce sont eux, je t'assure !
La lune même fait refléter leur armure.
Ils ne paraissent pas plus gros que des fourmis.

ROBERT

Tandis que les chrétiens seront tous endormis,
S'ils allaient nous surprendre ?

JEHAN.

Allons donc ! on surveille ;
Et quand un Français dort, c'est d'un œil qu'il sommeille.

ROBERT, *descendant du rocher.*

Oh! j'ai peur.

JEHAN, *même jeu.*

Et de quoi?

ROBERT.

Je ne sais... de la nuit...
Car je crains le silence encor plus que le bruit.

JEHAN.

C'est le contraire, moi. La nuit, je la vénère,
Je l'aime : c'est le temps où l'on rêve, mon frère,
Où l'on voit Dieu lui-même, où l'on cause avec lui,
Comme nous sommes là, tous les deux, aujourd'hui...
La nuit, je suis guerrier, je gagne des batailles,
Je saute des fossés, je franchis des murailles,
Et j'enlève d'assaut le tombeau du Sauveur
Où je vais accrocher notre étendard vainqueur!
La nuit, rien ne saurait arrêter ma vaillance :
Je suis soldat du Christ et chevalier de France!

ROBERT.

Et moi, durant la nuit, si je rêve parfois,
C'est ma mère chérie et ma sœur que je vois.
Près d'elles je m'assieds devant la nappe blanche,
Nous prenons le repas ensemble, le dimanche.
De l'église j'entends la cloche, le matin,
Nous appeler tous trois de son timbre argentin.
Et tenant par la main et ma sœur, et ma mère,
Je vois le grand portail avec le cimetière,
Dont les lugubres croix me donnaient le frisson.
Souvent, je me surprends à faire la moisson,
Et le soir, en rentrant, je brûle encore un cierge,
Et vais offrir ma plus belle gerbe à la Vierge!

JEHAN.

Vois donc comme la lune est brillante, ce soir;
Oh! la splendide nuit... Tu pleures?

ROBERT.

Je crois voir
Ma mère, comme nous, les yeux fixés sur elle.
Là-bas, peut-être aussi que la soirée est belle...
Ma mère! Je l'entends, de sanglots étouffant,
Murmurer : « Ce même astre éclaire mon enfant :
Lune, veille sur lui comme un œil tutélaire,
Et pour lui charge-toi de mon baiser de mère. »
Je la vois dans ma chambre, à l'heure du coucher,
Sur mon lit, vide, hélas ! doucement se pencher,
Et redire tout bas la prière d'usage :
Mais non, il n'est plus là ce bien-aimé visage ;
Sa voix ne répond plus, ô mère, à ton *ave ;*
L'angelus commencé ne peut être achevé....

(Sons de cor.)

Écoute.... C'est le son de l'oliphant, mon frère !

JEHAN.

L'heure du couvre-feu....

ROBERT.

L'heure de la prière !

(Ils s'approchent de la croix ; l'un s'agenouille, l'autre reste debout.)

DUO.

Toi qui nous vis du haut des cieux
Déserter la pauvre chaumière,
Embrasser, les larmes aux yeux,
Nos sœurs et notre tendre mère,
Rends à l'amour, à l'amitié,
Quelque doux rayon d'espérance.
Pitié pour eux, Seigneur, pitié
Pour nos bien-aimés de la France !

Pour toi, nous quittons le pays :
Pour toi, nous voulons la victoire !

Enfants, vieillards, grands et petits,
Nous combattons, c'est pour ta gloire !
Seigneur, seconde nos efforts :
Écoute enfin notre prière,
Et conduis-nous, vivants ou morts,
Sur ton tombeau, sur ton calvaire !

ROBERT, *se levant.*

Bonsoir, je n'ai plus peur.

JEHAN, *même jeu.*

Allons ! donne ta main !
Sur le tombeau du Christ nous chanterons demain
Un hymne triomphal !

ROBERT.

Dieu le veut !

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II

LE COMTE DE TOULOUSE.

Il sort de la tente.

Tout sommeille,
Les hommes, la nature et les cieux : seul je veille,
Seul avec vous, Seigneur !... Je te possède enfin,
Sol auguste où germa, grandit l'arbre divin !

(*S'agenouillant et baisant le sol,*)

Oui, je veux embrasser cette poussière sainte
Où Dieu, créant le monde, avait mis son empreinte,
Que foulèrent aux pieds Abraham, Israël,
Et qu'inonda jadis cette manne du ciel,
Repas mystérieux, sublime prophétie
Du festin qui devait donner Jésus-Hostie.

(*Se relevant.*)

Et cependant, ô terre, ainsi Dieu l'a permis,
Je t'ai sacrifié mon épouse et mon fils :

Ta rive sans pitié, côte inhospitalière,
Après m'avoir ravi ma compagne bien chère
Et l'enfant tant aimé, fruit pur de nos amours,
Dont j'espérais offrir au Christ les premiers jours,
Une fois m'a trompé dans ma douce espérance,
Et j'ai dû regagner le royaume de France...
Ah ! s'il fallait verser le sang de l'innocent
Pour fléchir ta clémence, ô toi, Dieu tout puissant !
Par ces êtres chéris dont je pleure la perte,
Par ces nombreux chrétiens dont la plaine est couverte,
Et dont plus d'un, demain, en héros périra
Dans l'ardent et cruel combat qu'on livrera,
Par tes prêtres, tes saints, tes martyrs et tes anges,
Grâce ! pour que demain nos chrétiennes phalanges
Posent enfin leur tête et leurs membres meurtris
Sur le Mont qu'arrosa le sang pur de ton Fils !...
Et vous m'avez choisi pour de si grandes choses,
Seigneur ! Combien souvent sont chétives les causes
D'où vous faites sortir un effet souverain :
Un vieillard, est-il donc un instrument plus vain ?
Et ce peuple, pourtant, qui dort dans la nuit noire,
Avec mes cheveux blancs compte pour la victoire.
Mais, par bonheur, sur lui plane un globe de feu :
Dors tranquille, Français, tu dors sous l'œil de Dieu !
Et retrouve demain ton antique vaillance ;
Puisse, un jour, l'infidèle apprendre de toi, France,
Que l'amour du prochain, la justice, le bien,
Sont les premiers soucis d'un grand peuple chrétien !
Oui, bientôt... Mais qu'entends-je? on a parlé dans l'ombre...
Un mouvement s'est fait sous la broussaille sombre...
.... Est-ce le vent ? Peut-être un ange va venir
Dérouler à mes yeux, France, ton avenir...
... Non... Quel trouble a saisi mon oreille craintive ?
C'est la ronde de nuit... Arrêtons-là...

SCÈNE III

LE COMTE, ALMANZOR, *en pâtre, couvert d'une peau de bête*, UN CHEVALIER, HOMMES D'ARMES.

LE COMTE.

Qui vive?

LE CHEVALIER.

Prisonnier, sire Comte.

LE COMTE.

Avance au mot du guet.

(*Almanzor se tient au fond, entre deux hommes d'armes.*)

LE CHEVALIER.

Maria.

LE COMTE.

Maria... Cet homme?...

(*Signe affirmatif du chevalier.*)

Qu'a-t-il fait?

LE CHEVALIER.

Sire Comte, un veilleur, dans la campagne sombre,
A cru voir, à travers les broussailles, une ombre
Qui se glissait avec l'allure d'un serpent.
D'un bond, il s'est jeté sur l'animal rampant.
Le voici, car en lui j'ai reconnu sans peine
Un espion, et j'ai commandé qu'on l'amène.
S'il est mahométan ou chrétien, je ne sais :
Cherchant à se défendre, il a parlé français.

LE COMTE.

Je veux l'interroger, tenez-vous à distance.

(*Le chevalier et les hommes d'armes se retirent. — Le comte fait un signe à Almanzor qui s'approche.*)

Quel pays est le tien, et quelle circonstance
T'a conduit au milieu des chrétiens endormis?
Ce n'est pas l'heure où l'on visite ses amis.

ALMANZOR.

Je suis pâtre, Seigneur. j'habite la montagne...
Et la nuit, quand la lune éclaire la campagne,
Par un beau ciel d'été, je me plais à rêver
Jusqu'à ce que le jour commence à se lever.

LE COMTE.

Ne dissimule pas, jeune homme, davantage;
Tes manières, ta voix prouvent un haut lignage,
Et tu me jurerais être de bonne foi,
Que ton langage seul parlerait contre toi.

ALMANZOR.

On m'a peint les chrétiens, Seigneur, pleins de clémence :
Traitez-moi, je vous prie, avec plus d'indulgence.
Si, comme vous pensez, je suis de noble sang,
Puis-je donc, à ce point, compromettre mon rang,
Que je veuille épier le sommeil d'une armée,
Et dans la ruse aller chercher ma renommée ?

LE COMTE.

Tu parles, par saint Paul ! en preux, en chevalier.
Je te recevrai donc comme un haut prisonnier.
Sans vouloir prolonger plus longtemps ton attente,
Je vais faire dresser à l'instant une tente
Où l'on te mettra seul. Tu seras bien traité.
Même tu jouiras de quelque liberté.
Seulement deux soldats, deux hommes de ma suite.
Préposés à tes soins, veilleront ta conduite.

ALMANZOR.

Moi captif ? Consentir à me voir enfermé.
En cage retenu, comme un tigre affamé ?
Voir les autres se battre et ne pouvoir le faire !
Avoir la soif du sang, ne pas la satisfaire !

LE COMTE.

Alors, que venais-tu chercher ici ?

ALMANZOR.

La mort !

La mort seule, Seigneur, et voilà mon seul tort.
J'étais désespéré, j'avais trop de la vie.
Je comptais que vos traits, demain, l'auraient ravie :
Et mon sang bouillonnant ne poursuivait qu'un but :
Rencontrer une terre aimable qui le bût !

LE COMTE.

Tant d'artifice, enfant, dépasse la mesure.
Espères-tu ta grâce au prix de l'imposture ?
Non, non, détrompe-toi : si les chrétiens sont bons,
Ils savent déjouer les traîtres, les félons.
Tu seras prisonnier tant que la Palestine
N'aura pas sous le joug des Francs courbé l'échine :
Et tu recouvreras ta liberté, le jour
Où les chrétiens vainqueurs songeront au retour...
Qu'on saisisse aussitôt cet homme et qu'on l'enferme !

(*Un homme d'armes se précipite pour saisir Almanzor. Celui-ci se dégage de ses bras et se jette aux pieds du comte.*)

ALMANZOR.

Ah ! plutôt à mes maux, Seigneur, mettez un terme !
Faites percer ce cœur pour qu'il ne souffre plus.
Christ ! tu ne me veux pas pour un de tes élus.
Eh bien ! tes serviteurs auront plus d'indulgence :
Chaque moment, Seigneur, redouble ma souffrance,
C'est la mort que je cherche et non pas la prison,
Je sens de plus en plus se perdre ma raison,
J'ignore si je suis éveillé, si je rêve.
Mais la mort, je la veux !

(*Se traînant à genoux et se cramponnant à l'épée du comte*).

Grâce ! tirez ce glaive
Du fourreau ! Vous voyez si je veux vous tromper,
Seigneur, soyez assez humain pour m'en frapper !

LE COMTE.

Si tu veux qu'on t'entende, explique-toi, jeune homme :
Dis quel est ton pays et comment l'on te nomme.

ALMANZOR, *se relevant.*

Il faut que je vous dise ?... Eh bien ! oui, je veux bien :
C'est mon suprême espoir... Seigneur, je suis chrétien.
J'ai reçu le baptême au jour de ma naissance.
Peut-être suis-je né sur la terre de France,
Je l'ignore ; mais j'eus l'Océan pour berceau,
Et peu s'en est fallu qu'il ne fût mon tombeau,
Si je n'eusse trouvé sur cette même terre,
Chez des mahométans, un abri tutélaire...
Et j'ai vécu vingt ans à l'ombre du croissant,
A la cour d'un calife aimant, compatissant,
Qui m'a servi de père, et dont j'ai tout à l'heure,
— Voilà pourquoi je dis, moi, qu'il faut que je meure —
Trahi la confiance, et que j'ai sans retour
Perdu, déshonoré, pour prix de son amour !
Vous pouvez sans scrupule assassiner un traître.

LE COMTE.

Le nom de ta famille ? Oh ! je veux le connaître.

ALMANZOR.

Le comte de Toulouse était mon père.

LE COMTE.

Dieu,
C'est donc vous qui l'avez amené dans ce lieu !
Dieu des chrétiens, merci !

ALMANZOR.

Ce nom vous intéresse ?
Auriez-vous donc connu le comte, ou la comtesse
Dont les traits sont ici...

(*Il montre le médaillon.*)

LE COMTE.

Je les connais tous deux.
Viens sur mon cœur, mon fils... Dieu ! tu combles mes vœux.

ALMANZOR, *dans les bras du comte.*

Mon père ? vous !

LE COMTE.

Oui, moi, qu'un vaisseau de passage
Recueillit par hasard après notre naufrage...
Mais qu'es-tu devenu, toi, mon enfant, depuis?
Quel ange t'a parlé du Dieu de ton pays?

ALMANZOR.

Cet ange paye, hélas! sans doute de sa tête
Son téméraire aveu.

LE COMTE.

Serait-ce l'interprête,
Qu'avec nous...

ALMANZOR.

C'est bien lui.

LE COMTE.

S'il en est temps encor,
Courons pour le sauver...

Mouvement au fond. Appels de cor. — Prise d'armes. Chevaliers courant de la droite à la gauche.

Ciel! qu'entends-je? le cor?...
Que veut dire ce bruit?... Mais on vient nous l'apprendre.

SCÈNE IV

LE COMTE. AMANZOR, LE CHEVALIER

LE CHEVALIER.

L'ennemi, sire comte, est venu nous surprendre.
L'avant-poste, en luttant tout seul jusqu'à la mort,
A donné tout le temps d'accourir au renfort.
L'infidèle, déjà chassé de la colline,
Sembla se replier vers la ville voisine.
Le duc de Normandie, à ce premier succès.
Crut devoir éveiller les chevaliers français;
Il n'attend que votre ordre. et déjà les machines
Avec le feu grégeois commencent leurs ruines.

LE COMTE.

C'est bien : dis à ton chef qu'on assiège aussitôt
La place. Dieu le veut! Je te suivrai bientôt.
(*Le chevalier sort.*)

SCÈNE V

LE COMTE, ALMANZOR.

LE COMTE.

Voici l'heure de Dieu. Mon fils, que vas-tu faire?

ALMANZOR.

Je veux prendre la croix. Donnez-la moi, mon père.

LE COMTE.

La croix? A mon bonheur il ne manque plus rien,
Puisque avec mon enfant, je retrouve un chrétien!
A genoux, et reçois de mes mains cet emblème.
(*Il lui attache une croix d'étoffe rouge sur l'épaule.*)
Béni, béni sois-tu dans cet instant suprême
Qui t'enlève si tôt, mon fils, à mon amour.
Dieu, tu me l'as rendu, je te l'offre en retour!...
Qu'on m'apporte à l'instant une épée, une armure!
(*Un jeune croisé paraît, salue et sort.*)

ALMANZOR.

Je sens que quelque chose en moi me transfigure.
Ce cœur n'est plus le mien. Un sublime pouvoir
M'attire, m'envahit, me dicte mon devoir,
Me dit : marche! Au chagrin va succéder la joie.
Le serpent terrassé vient de lâcher sa proie.
Un lion, me touchant de ses griffes de feu,
M'a fait lion moi-même... un Dieu m'a rendu Dieu!
(*Le jeune croisé est rentré en scène portant une épée et un bouclier. Almanzor prend vivement de ses mains les deux objets*).
Je cours remplir les Francs d'une nouvelle audace.

Je serai le premier à l'assaut de la place,
Le premier à franchir ses murs démantelés,
Le premier à monter les degrés du palais
Où je dois du Calife affronter la colère...
Alors je m'écrierai : cet homme, c'est mon père !
Ne l'assassinez pas !.. et l'enfant éploré
Qu'il tient contre son cœur, c'est un frère adoré !
Si pour vous arrêter votre ardeur est trop forte,
Vous foulerez aux pieds mes entrailles ! — en sorte
Que si le chrétien doit triompher ou périr,
Moi, je dis autrement : je vais vaincre et mourir !
(*Almanzor sort par la gauche en élevant son épée*).

LE COMTE.

Accourez tous, enfants !
(*Les jeunes croisés envahissent la scène.*)
Que vos voix angéliques
Fassent retentir l'air de leurs pieux cantiques :
La prière qui part d'un cœur jeune, innocent,
Est toujours d'un grand poids auprès du Tout-Puissant.
(*Il sort à gauche.*)

SCÈNE VI

JEUNES CROISÉS.

(*Les enfants s'agenouillent au pied de la croix.*)

CHŒUR.

LES ENFANTS.

Laisse-toi toucher par nos larmes.
Pitié, Seigneur, pitié pour nous.
Nous te supplions à genoux,
Donne la victoire à nos armes !

LES CHEVALIERS, *dans la coulisse.*

Dieu le veut ! Dieu le veut !

UN ENFANT, *debout.*

Entendez-vous ces voix guerrières?
Le ciel s'émeut! le ciel s'émeut!
Il nous écoute, exauce nos prières.

LES ENFANTS.

On nous a dit que les enfants
Possédaient sur toi grand empire,
Et tu ne peux souffrir longtemps
Que notre jeune cœur soupire.
Donne la victoire aux chrétiens!
Pourrais-tu ne pas nous entendre?
Car nos ennemis sont les tiens,
Seigneur, à toi de nous défendre.

(*Mouvement de scène. Les enfants se lèvent et se portent à gauche : ils regardent de ce côté dans la coulisse.)*

Quelle est cette apparition
Qui présage un secours suprême?
Se battant au fond du vallon
J'ai reconnu David lui-même...
Quels sont ces cris?... ces chants guerriers?...
Mon cœur renaît à l'espérance...
Ces étendards?... ces lauriers?...
Ils sont vainqueurs!... Vive la France!

SCÈNE VII

LES MÊMES; LE COMTE, LE CALIFE, *enchaîné,* CHEVALIERS; MUSULMANS *prisonniers.*

(*Les chevaliers, le comte de Toulouse en tête, entrent en scène sur les deux cris simultanés dans la partition :* VIVE LA FRANCE! — VICTOIRE!... *Les enfants gagnent vivement les extrémités droite et gauche de l'avant-scène.*

CHŒUR.

Gloire au Christ triomphant!
Victoire! Victoire! Victoire!

D'un Dieu bon et puissant
Célébrons l'amour et la gloire !

A notre faible main
Il a prêté sa foudre,
Et son regard divin
Les a réduits en poudre.
Le croissant renversé
Roule dans la poussière ;
Déjà l'a remplacé
La croix, notre bannière.

Gloire au Christ triomphant, etc.

(*Le Calife, enchaîné, est amené à gauche, face au comte qui se tient à droite.*)

LE CALIFE.

Tu peux être content : me voici ton esclave.
Un serpent a souillé le lion de sa bave.
Pour tomber le lion, il fallait le poison....
La bravoure a cédé devant la trahison.
J'ai moi-même nourri cet animal infâme,
Et chaque jour, chez moi, j'entretenais la flamme
Qui devait dévorer mon palais, ma cité,
Qui devait consumer jusqu'à ma liberté.
Le Dieu de Mahomet m'a vengé, je l'espère !
Où donc est-il ce fils de tigre ou de panthère ?
Cet enfant, grâce auquel tu triomphes, chrétien,
Mais, sans lequel aussi, mon sort serait le tien,
Tu serais enchaîné, moi vainqueur à ta place !
De quel sang êtes-vous ? Quelle est donc votre race,
Pour qu'un Bertrame, un être aussi vil en soit né ?
A cette heure, j'espère, il est mort et damné !
Un démon l'a saisi dans ses griffes puissantes,
Et déchire ses chairs sans cesse renaissantes....

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BERTRAME.

(Bertrame arrive de gauche, pâle, les cheveux tout blancs, épuisé, se soutenant à peine.)

BERTRAME.

J'ai pu fuir du palais incendié, Seigneur,
Et je viens me remettre au pouvoir du vainqueur....
Mais que vois-je ? le comte ?

LE COMTE, *lui ouvrant ses bras.*

Oh ! viens que je te presse
Sur mon cœur, toi par qui revivra ma vieillesse
Dans l'enfant bien-aimé que tu m'as conservé !

LE CALIFE.

Son enfant ?

LE COMTE.

Mais d'où vient qu'il n'est pas arrivé ?
L'as-tu revu ? dis-moi... Tu pâlis, ce me semble....
Oh ! réponds-moi... qu'est-il devenu ? car je tremble...

BERTRAME.

Hélas ! maître....

LE COMTE.

Seigneur, tu me l'as donc repris !

BERTRAME.

Pères infortunés, pleurez tous deux un fils.
Enfermé dans la tour, attendant mon supplice,
Du Sauveur des chrétiens j'implorais la justice,

Quand j'entends mille cris retentir au dehors.
Comme si des soldats combattaient corps à corps.
Je cours à la fenêtre : une fournaise humaine
Crépitait sous mes yeux et remplissait la plaine.
Sa lumière, éclairant parfois l'horizon noir,
Montrait en même temps le sombre désespoir,
Le désarroi, l'effort suprême d'une foule
Que la lave, en sa course implacable. refoule,
Changeant bientôt la lutte en un sauve qui peut.
Un cri dominait tout : Dieu le veut ! Dieu le veut !
Les chrétiens sont au pied de la haute muraille.
Leurs machines, leurs feux y creusent une entaille
Qui laisse s'écouler les sombres bataillons,
Comme parfois le Nil déborde à gros bouillons,
Aveugle, détruisant la ville qu'il inonde.
La plaine rentre alors dans une nuit profonde.
Le silence engloutit Egyptiens et Francs,
Musulmans et chrétiens. blessés, morts et mourants,
Vaste foyer éteint tout fumant de carnage !...
La lune vient soudain à percer un nuage,
Et son rayon frappant juste au pied de la tour,
Dans le large fossé qui s'étend tout autour
De la place, je vois deux blessés qui se traînent
Lentement l'un vers l'autre ; ils s'abordent, se tiennent
Enlacés. Ils semblaient. au moment de mourir,
Vouloir, dans un suprême embrassement, s'unir.
Ils étaient tous les deux d'inégale stature.
Un sang rouge et vermeil coulait de leur blessure,
Du front du plus petit et du sein de l'aîné.
Mais jugez à quel point je demeure étonné.
Dans ces deux jeunes gens, seigneur, de reconnaître
Votre enfant d'une part, et le vôtre, mon maître....
C'était Azis, vêtu comme un jeune guerrier ;
Près de lui, tout sanglant gisait son bouclier ;
C'était bien Almanzor, sous une peau de bête
Qui lui couvrait le corps des pieds jusqu'à la tête,

Et portant sur le bras l'insigne des croisés.
Ils restèrent ainsi longtemps entrelacés,
Échangeant un regard, une parole tendre ;
Mais j'étais, par malheur, trop haut pour les entendre.
Seulement, je pus voir Almanzor se glisser
Jusqu'au ruisseau qui coule auprès du mur, puiser
Un peu d'eau dans sa main, faire au ciel sa prière,
Et de cette eau mouiller la tête de son frère,
En le marquant au front du signe de la croix.
Puis, s'embrassant encore une dernière fois,
Ils tombèrent tous deux... ce fut fini...

LE COMTE.

La peine
Dont tu souffres, païen, est égale à la mienne :
En raison du malheur qui nous atteint tous deux,
Je veux que tu sois libre.

(*On enlève les chaînes des mains du Calife.*)

LE CALIFE.

O vainqueur généreux !

(*On apporte les corps d'Almanzor et d'Azis sur un brancard.*)

BERTRAME.

J'ai cru répondre aux vœux de vos cœurs, pauvres pères,
En amenant ici ces dépouilles si chères.
Ensemble, ils ont reçu le baptême du sang !

LE COMTE.

Tu les as réunis dans ton sein, Dieu puissant !

LE CALIFE, *se jetant à genoux et étreignant les deux jeunes gens.*

Ah ! laissez-moi pleurer mon fils avec le vôtre,
Seigneur, car je les ai tant chéris l'un et l'autre.

LE COMTE.

Fais-toi chrétien comme eux.

LE CALIFE.

Puis-je espérer qu'un jour,
Un Dieu clément voudra les rendre à mon amour?

BERTRAME, *au milieu de la scène, montrant le ciel.*

Oui, dans une patrie et plus sûre et plus belle,
Où vous attend, seigneur, une « gloire immortelle ! »

FIN

Imprimerie de Poissy. — S. Lejay

MONOLOGUES & RECITS

POUR JEUNES GENS

PRIX : 50 cent. chacun

COMIQUES

La Lanterne rouge, monologue en vers, par E. Kuhn et L. Garnier.
Brelan de Fables (Anglais et Marseillais), monologue en vers, par B. Lebreton et H. Moreau.
Un Anglais à Paris — Un heureux fiancé, monologue en prose, par P. Hasler
L'accident du Faubourg Montmartre, monologue en prose, par Hermil et Numès.
Cours réjouissant d'Histoire de France par le caporal Franc-du-Bec, monologue en prose, par A. Lambert et B. Lebreton.

DRAMATIQUES ET AUTRES

Adieux à la poésie, en vers, par H. Baju.
L'Archange et l'Enfant, en vers. par H. Baju.
Dernier jour de l'option, en vers, par H. Baju.
Jeanne d'Arc, en vers, par H. Baju.
Jeux floraux, en vers, par H. Baju.
Projets d'avenir, en vers, par H. Baju.
Sur le champ de bataille, en vers, par H. Baju
Tu es Pétrus, en vers, par H. Baju.
Le revenant, en vers, par Victor Hugo.
L'Enfant de Paris, en vers, par Villemer et Delormel.
La Grand'mère, en vers, par F. Fuchs.
Un héros du Bayard, en vers, par B. Lebreton et H. Moreau.
Souvenir de la nuit du 4, en vers, par Victor Hugo.
La veille du combat, en vers, par H. Baju.
Les Zouaves pontificaux, en vers, par H. Baju.
Le Christ à l'encan, en vers, par H. Baju.
Passeport (Le), en vers, par P. Hasler.

MONOLOGUES COMIQUES

Genre Café-Concert

PRIX : 50 centimes chacun.

Un Parisien à la Mer, monologue en vers, par J. Montini.
La Fève et le Haricot, fable légumineuse, par L. Garnier.
L'Accident du Faubourg Montmartre, monologue en prose, par E. Hermil et A, Numès
Le Chien du Midi, monologue en vers, par L. Delormel et L. Garnier.
A Marseille, monologue en vers, par E. Ducourneau.
Indiscrétions d'un réveille-matin, monologue en vers, par B. Lebreton et H. Moreau.
Suites d'une Bonne Fortune (Les), monologue en vers. par B. Lebreton et H. Moreau.
Exploits d'Huissier, monologue en vers, par Garnier-d'Appy.
Premier Jour d'absence, monologue, par O. Pradels.
Dernier Jour d'un Pâtissier (Le), monologue en prose, par H. Demanet.
Bouchon de la Baignoire (Le), par L. Garnier-Raimbault.
Asseois-toi donc, en vers, par O. Pradels.
Histoire antique du professeur Veaumouillé, en prose, par B. Lebreton et H. du Guipea.

Imprimerie de Poissy. — S. Lejay et Fils.